Une fabrique de soldats, à Morges

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 19

PDF erstellt am: **10.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-189784

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Vingt-cinquième année. N° 19. Samedi 7 Mai 1887.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2me *et* 3me *séries.*
Prix 2 fr. a série ; 3 fr. les deux.

Une fabrique de soldats, à Morges.

Par une faveur obtenue gracieusement du directeur de l'arsenal de Morges, j'ai assisté tout récemment à l'équipement et à l'armement des jeunes conscrits qui viennent d'entrer en caserne, à Lausanne. C'est vraiment prodigieux ! Il y a là une véritable machine à faire des soldats, et si je ne craignais le mauvais goût de la comparaison, je dirais que cette machine est aussi étonnante, pour le moins, que celle destinée à la fabrication de la charcuterie, à Chicago.

Les hommes qui arrivent successivement de diverses directions, entrent dans la cour de l'arsenal, où ils sont rangés par contingents ou sections. Chaque groupe est amené l'un après l'autre, devant le bureau installé dans l'enceinte des bâtiments. Un secrétaire appelle l'homme qui figure en tête du rôle du contingent. En un clin d'œil on voit si son numéro correspond à celui du livret de service ; puis on le fait passer vers un autre secrétaire, qui lui remet une carte sur laquelle sont inscrits ses noms, prénoms et numéro, et la liste des effets et armes qu'il doit recevoir.

Du doigt plutôt que de la voix, on lui indique un petit groupe composé d'un secrétaire et deux hommes munis de centimètres *ad hoc*, qui l'attrappent, l'un par la tête et l'autre par le corps, tandis qu'ils crient des chiffres que je n'ai pu saisir, car c'est pire qu'à la Bourse.

De là le conscrit se dirige vers le magasin, où se trouve encore un autre secrétaire et trois artistes (ce doit en être, où je ne m'y connais pas). Le soldat remet sa carte au secrétaire, qui lance dans l'air, comme les précédents, des chiffres cabalistiques auxquels on répond par des numéros inscrits sur la carte ; puis, comme par enchantement, l'homme reçoit sur son bras un pantalon, une tunique et une capote. En lui rendant sa carte, on l'invite à passer dans un autre magasin.

Là, un numéro part de la bouche du secrétaire, et un képi tombe sur la tête du soldat ; puis un bonnet de police. A côté est une salle où le soldat s'habille et où un tailleur examine si tout va bien, à défaut de quoi, on ordonne un changement.

Cela fait, le soldat prend ses habits civils sous le bras, et les porte dans un bureau voisin, où l'on inscrit ses noms et adresse, pendant qu'un autre artiste empaquette vivement les vêtements, les ficelle, met l'adresse et jette le tout dans le fourgon de la poste. Il est en même temps remis au soldat un récépissé de ses effets.

Enfin, et toujours avec une dextérité vertigineuse, on distribue dans un autre magasin le fusil, la giberne, le sac et les accessoires. Le tout ne dure pas deux minutes en moyenne. La preuve, c'est qu'on transforme ainsi de civil en militaire, 600 hommes en un jour, à l'arsenal de Morges !

***

Veau et veau !

Il y a veau et veau, comme il y a fagot et fagot. Avant la trouvaille du volapuk, l'invention des ballons dirigeables et l'entreprise de la tour Eiffel, la littérature et les arts, dans ce que l'on est convenu d'appeler l'école réaliste, nous ont régalé de mille surprises plus étonnantes les unes que les autres. Nous cueillons un exemple dans les agréables souvenirs que le peintre Courbet a laissés chez nous. Parmi les peintres réalistes de talent, l'ancien directeur du Louvre était sans aucun doute un des plus débordants ; il aimait son art par dessus tout, et nous ne comprendrons jamais qui le poussa à jouer dans les événements de la Commune de Paris le rôle peu sérieux de « déboulonneur » de la Colonne Vendôme. Il y a aussi des étrangetés dans la vie accidentée des artistes ; un sculpteur de mérite n'a-t-il pas tenté tout récemment de poignarder un paisible député de Paris !... Mystère !... mystére !!

Après avoir fait déboulonner le « mirliton de bronze », selon l'épique définition de Courbet, l'artiste se réfugia en Suisse, à la Tour-de-Peilz.

Un jour que Courbet parcourait la route, absorbé dans sa pensée, il aperçut, se roulant avec délice sur un fumier juteux, un jeune veau qui prenait, sans souci du quand dira-t-on, son plaisir ou il l'avait trouvé. L'animal était dans un tel état de saleté qu'il attira spontanément l'attention de l'artiste, qui s'écria dans l'extase : « Oh ! sapristi, le beau veau ! »

Rare trouvaille, en effet pour un peintre naturaliste. Aussi Courbet fut-il irrésistiblement empoigné. Si la bête ne m'échappe pas, pensait-il, j'aurai là un sujet qui fera l'étonnement de mes contemporains. Alors, plein de condescendance pour ce veau, sale comme un porc, qui regagnait en gambadant la ferme voisine, il accompagna son « sujet » jusqu'à l'écurie dont il eut soin de refermer la porte, en murmurant un « je le tiens » plein d'une douce satisfaction.

— Vous avez là un bien beau veau, fit Courbet en se frottant les mains, au fermier qui s'approchait de ce côté, intrigué de la présence d'un étranger.

— Vraiment ? vous trouvez ? répondit aussitôt le brave homme qui, flairant déjà une bonne affaire, prenait l'artiste pour un marchand de bestiaux.